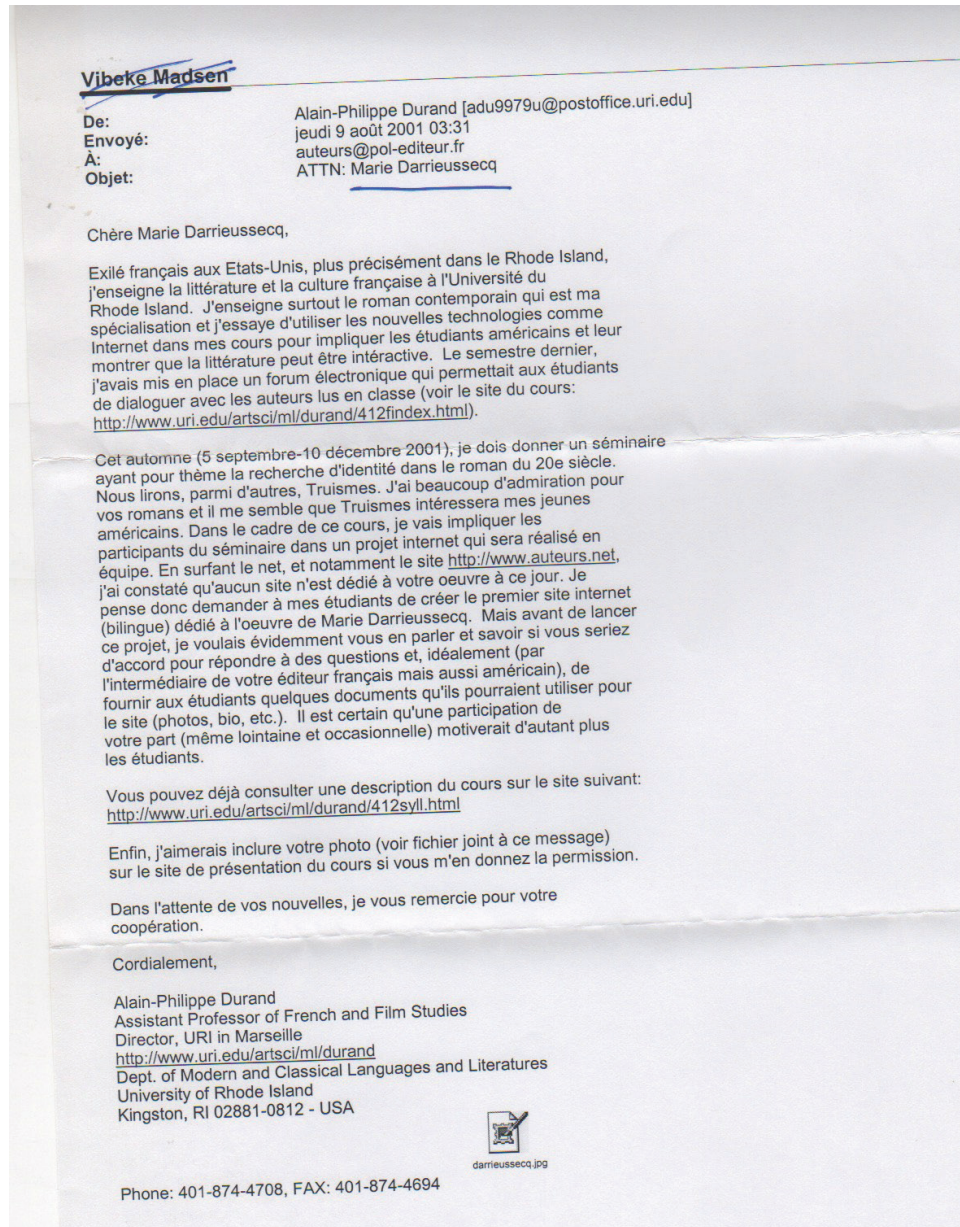


Paris, Juin 2012.

Rencontre avec Marie Darrieussecq



AP DURAND

Elyse Petit: Quelle est votre expérience avec l'échange inter-universitaire que vous avez créé en collaboration avec Dr. Alain-Philippe Durand ?

Marie Darrieussecq : A-P Durand qui enseignait à Rodes Island, m'a contactée en 2001 pour me proposer de faire un site internet. A l'époque, je n'ai pas tout de suite compris que ça allait être un outil très utile pour moi, un outil de référence pour les étudiants, le public et même les journalistes.

C'est aussi un outil qui permet de me contacter, avec une adresse email. A l'époque c'était une idée pionnière car peu d'écrivains avaient des sites internet, et AP Durand a eu une très bonne intuition. Je trouvais intéressant que ce soit des étudiants qui s'en occupent et pour moi c'était d'une grande richesse de pouvoir partager des photos, des articles, des événements car j'avais enfin un endroit où les mettre. Je me tiens à distance des réseaux sociaux et j'avais là une belle interface entre une partie du public et moi. Je n'ai jamais eu l'occasion d'aller à Rhodes Island rencontrer les étudiants car j'étais toujours trop occupée, mais je suis contente d'avoir enfin pu le faire à l'Université d'Arizona à Tucson, où AP Durand avait été nommé ensuite. Je suis venue au printemps 2012.

En Arizona il y a eu trois moments forts : il y eu la première conférence dans le cadre de l'Africana Studies. C'était une coïncidence amusante, les Africana Studies étaient un des départements qui promouvait ma venue, et il s'avère que j'étais très occupée par le roman que j'avais en tête et qui se situe en partie en Afrique et aborde la question du racisme. J'étais dans les lectures de Franz Fanon, d'Aimé Césaire, dans la littérature du Congo... Donc ça tombait très bien et je me suis piquée au jeu. Ma première conférence était assez didactique et magistrale, ce que j'aime faire ; mais ensuite pour les deux autres conférences c'était un travail plus intime avec les étudiants mêmes. C'est toujours un peu vertigineux d'être très loin de Paris et de voir qu'il y a quand même des gens à l'autre bout du monde qui s'intéressent à ce qu'on fait, de voir AP Durand si dynamique. Même si le public des deux dernières interventions était restreint, une vingtaine d'étudiants, chaque personne a un intérêt à soi et c'est ça qui est toujours touchant... De se demander pourquoi les gens viennent, et de se dire qu'ils viennent parce qu'il y a quelque chose qui les touche et qu'ils ont décidé de s'intéresser à ça à ce moment-là de leur vie. Ils ont des questions, et certains plus que d'autres... Et moi j'ai l'impression d'être au bout du monde et c'est ça qui est émouvant.

Et puis j'ai aussi un passé universitaire. J'ai une agrégation et une thèse mais en même temps je n'ai jamais pris de poste, pour des raisons qui tiennent à moi et l'université française, et ça me manque d'être en contact avec des étudiants. Donc c'est ce genre d'occasions qui me permet de trouver une relation pédagogique, un échange, une forme de transfert aussi... Donc voilà c'était amusant et l'endroit est quand même assez fou, cette fac au milieu du désert et des cactus !

EP : Quelle est une journée type d'écriture pour vous, Marie Darrieussecq ? Et quels sont les conseils que vous donneriez à un étudiant qui voudrait écrire ?

MD : Ma journée type c'est de tout faire pour ne pas écrire !! Le matin je prépare mes enfants pour l'école, puis je consulte mes emails... Je range, je vais à la piscine nager... en fait je fais tout ce que je peux faire pour éviter d'écrire... C'est seulement quand je ne peux plus faire autrement que je me mets à mon bureau pour écrire. J'écris environ deux à trois heures par jour et tous les jours. Mais c'est difficile pour moi, c'est aussi pour ça que j'ai décidé

de m'installer comme psychanalyste deux jours par semaine. Cela me permet de faire autre chose.

Je ne peux pas donner de conseils pour écrire. Quand on doit écrire, on doit écrire, et seule celui ou celle qui écrit peut savoir quand c'est le moment.

EP : Est-ce que vous pensez qu'un artiste et notamment un écrivain a un réel besoin de notoriété ?

MD : J'ai besoin d'un public. Je n'ai pas besoin d'une notoriété. Quand les gens me reconnaissent dans la rue, je ne suis pas sûre que ça ait fondamentalement à voir avec l'écriture. Mais j'ai besoin que mes livres soient lus, bien entendu.

EP : Lus pour être reconnue ? Avez-vous besoin de cette reconnaissance ?

MD : Lus pour changer la vie, pour changer le monde, pour ouvrir des nouvelles fenêtres dans le cerveau des gens. Il s'agit pas d'être lue pour être lue. Je ne propose pas de la distraction ou du loisir, Je demande à mon lecteur ou à ma lectrice un effort. Et le livre que j'écris en ce moment, ce ne sera pas un livre très facile à lire non plus, c'est un livre dont la constitution est assez complexe... il y a tout ce travail sur la suspension de tout ce qu'on connaît, de tous les stéréotypes.

J'ai toujours travaillé avec et contre les clichés, avec les truismes. Les stéréotypes autour de la femme dès mon premier roman, Truismes, les clichés autour de la maternité, de l'enfantement, autour du bébé en lui-même avec mon roman Le Bébé, et tous les clichés sur la mort et le deuil avec Tom est mort, tous les choses qu'on dit, toutes ces conneries qu'on dit sur le deuil pathologique ou le deuil normal... Cette phrase que ma mère a entendu mille fois après la mort de son fils, « vous en aurez un autre »... Tout ce qui place les gens dans des boîtes et les laisse penser qu'on est tous pareils... et non, nous ne sommes pas tous pareils. Et puis j'ai travaillé aussi sur les clichés autour du sexe dans beaucoup de mes livres et en particulier dans Clèves : le cliché de la jeune fille, le cliché de la vierge, tous les clichés innombrables sur le désir féminin, sur ce qu'on attend des femmes... Dans ce nouveau roman je remue les stéréotypes autour du couple dit « mixte ». J'aime cette phrase de Jean Genet qui dit : « c'est quoi, un noir ? et d'abord, c'est de quelle couleur ? » Ce qu'on attend d'un homme noir, c'est qu'il se comporte comme un homme noir ; il y a aussi ce qu'on attend d'une femme : qu'elle se comporte comme une femme. On attend un certain comportement, on attend que les êtres humains agissent comme des personnages typifiés. Par exemple on programme les femmes à avoir « l'instinct maternel », à attendre le prince charmant, à s'asseoir de telle façon, à marcher de telle façon... Et, par exemple, on ne s'attend pas à ce qu'un homme ou une femme noir.e.s vous cite comme goût musicaux Mahler ou Mozart. Il y a mille et mille façons d'être femme, il y a mille et mille façons d'être noir. Je crois que mon roman parle de ça. Le travail de la littérature est de sans cesse renouveler le stock des personnages, de déconstruire les

personnages typifiés pour reposer de l'humain. Et ça c'est le travail de l'imagination. L'imagination est un formidable rabot pour décaper les clichés, pour repenser le monde à neuf. Ça demande de l'imagination. Penser le racisme demande de l'imagination, parce qu'on est tellement englué dans les stéréotypes qu'il faut se décaler, faut faire un pas de côté, essayer de penser ailleurs... vivre aussi bien sûr... et la littérature peut nous y aider, peut réellement nous aider à mieux vivre, en nous ôtant des bêtises de la tête. C'est pour ça que la mauvaise littérature me met tellement en colère : elle confirme les clichés, elle ressert les phrases toutes faites, les scénarios admis, les personnages « acceptables ». La vraie littérature est synonyme d'inquiétude, elle empêche la pensée de figer. Penser, c'est angoissant, et la littérature pose des questions, elle n'apporte pas de réponses. Elle aide à renouveler sans cesse les mêmes questions, elle ne se satisfait des réponses toutes faites.

EP : Est-ce que c'est la raison pour laquelle vous vous tenez loin des medias qui ont peut-être tendance à vous mettre dans des boites ou qui ont tendance à stéréotyper votre écriture-même, et qui n'ont pas compris ce que vous vouliez faire passer ?

MD : Un article de presse aura toujours tendance à résumer et à codifier un roman, à le réduire à son propre cliché et donc moi-même à mon propre cliché. Ce n'est pas très grave. Je laisse mon éditeur POL archiver ce qui lui semble important ; moi, par hygiène mentale, je lis rarement les critiques, bonnes ou mauvaises.

EP : Plus tôt on parlait de la journée typique d'un écrivain ou des conseils que vous pouviez donner a des étudiants qui voudrait écrire, est-ce que pour vous il y a une vraiment une importance de séparer la vie privée et la vie d'artiste, et comment vous le gérez ?

MD : Ça aussi, c'est aussi de l'ordre de la discipline intérieure... Il y a un espèce de calme intérieur a avoir pour accéder à ce que j'appelle la porosité au monde, c'est-à-dire à un état assez méditatif où je me laisse traverser par le monde : moi Marie Darrieussecq née le 3 janvier 1969 à Bayonne, je ne suis plus exactement là quand j'écris... 'ça' se met à écrire à travers moi... c'est assez chamanique, l'écriture. C'est toujours en bordure de folie.

EP : de schizophrénie ? Bipolarité ?

MD : de schizophrénie je ne sais pas, mais c'est assez mélancolique pour moi. Se laisser traverser par quelque chose qui est plus grand que soi mais qui en même temps vient de soi. C'est un état très « borderline »... se maintenir dans un état de rêverie...

EP : Et donc vous arrivez à accéder à cet état de mélancolie, de rêverie tous les jours ? Il y a des écrivains qui par exemple disent qu'à partir du moment où ils écrivent un livre il faut qu'ils s'enferment ou qu'ils s'isolent loin de leur famille et de leur quotidien.

MD : J'y accède tous les jours quand j'écris un livre. Je n'ai pas besoin de m'enfermer, j'ai juste besoin d'être seule dans la journée. Dans les phases où je ne fais que penser ou rêver à un livre, je ne suis pas nécessairement dans cet état-là. Mais là, depuis un mois, je rédige ce roman pour de bon, alors oui, tous les jours j'accède à cet état-là. Un état méditatif, où on n'est pas exactement là... on oublie tout... je ne sais plus que j'ai des enfants, que j'ai un mari, que j'ai des parents... Je ne sais plus que mon père va être choqué par ce que j'écris, comme dans *Clèves*... ou sinon je n'écris pas *Clèves*.

EP : Vous oubliez totalement que le roman aura une réception critique ?

MD : Si je commence à me dire que il y aura des journalistes assez idiots pour compter le nombre de fois où les personnages de *Clèves* diront le mot « bite »... si je me mettais à redouter tous les malentendus possibles, je n'écrirais plus. Il y a un exemple que j'aime beaucoup citer pour ça : pour *Truismes*, un critique très reconnu, qui est mort depuis - il s'appelait Renaud Matignon - avait dit que je ne savais pas écrire le français parce que j'avais écrit « je me suis repentue aussi fort que j'ai pu. » J'avais été stupéfaite qu'un critique, d'un grand journal, ne comprenne pas la différence entre l'auteur et le personnage... et en plus n'entende pas la rime... C'est une phrase qui a un rythme, une harmonie, une rime intérieure, évidemment que je sais qu'on dit « repentie » ! C'est ma narratrice, qui n'a pas fait d'étude, qui parle ainsi à la première personne... Et bien évidemment c'est une phrase très ironique sur la religion ! Je me suis dit « quel défaut de lecture ! »... pour quelqu'un dont c'est censé être le métier... Cet incident m'avait définitivement vaccinée contre une certaine critique à la fois arrogante et incompétente.

Pour l'exemple de *Clèves*, les gamins de quatorze ans qui se parlent entre eux dans ce roman ne vont pas dire le mot « pénis »... c'est ridicule, les ados vont dire « bite », ou « cock » selon le pays où on est ! Tout ça pour dire qu'il y a parfois un défaut de lecture de la part des professionnels... pas tous. Mais c'est dommage parfois de ne pas avoir assez d'interlocuteurs valables dans les journaux. Du coup j'ai besoin d'une vie universitaire. Ce n'est pas du tout la même audience, ça ne sera pas lu comme ça par le public, mais les articles universitaires, même inégaux, sont une forme de reconnaissance que j'apprécie. Et après il y les lecteurs... Je dirai par provocation qu'un bon lecteur est un lecteur muet. Il lit tout seul dans sa tête. Recevoir du courrier des lecteurs, c'est toujours assez agréable, j'aime beaucoup les lire, mais je suis toujours un peu embêtée pour répondre. Je réponds une fois, mais je ne me lance pas dans des correspondances, ou très très rarement. Avec des universitaires cela peut m'arriver mais c'est une correspondance professionnelle, finalement, et pas une correspondance affective. Je crois que depuis quinze ans je ne suis jamais devenue amie avec un lecteur ou une lectrice. Je suis devenue amie avec d'autres écrivains qui m'avaient contactée comme ça, Virginie Despentes par exemple, mais je n'ai jamais rencontré personne, amoureusement ou amicalement, par ce biais-là. J'ai une réticence... Je ne peux pas répondre à la demande affective du lecteur. Un bon lecteur est un lecteur qui lit seul ou seule et qui fait la moitié du chemin : je propose un chemin et le lecteur m'accompagne sur ce chemin ; mais nous

restons séparés dans la réalité. Nous sommes ensemble dans l'imaginaire. Se réunir dans la réalité serait dans mon cas un malentendu. Je suis très seule, en ce sens. Ça demande une grande solitude d'écrire et il faut la tenir, mais ça demande aussi un certain courage.

EP : donc « lecteur muet » dans le sens de... ?

MD : Dans le sens de venir me chercher... A quoi bon ? Encore une fois, la Marie Darrieussecq née à Bayonne en 1969 n'est pas exactement ni Solange, ni le personnage de *Truismes*, ni la narratrice de *Tom est mort* ni même du Pays, peut-être le plus autobiographique de mes livres (si l'on exclut *le Bébé*, qui, lui, est strictement autobiographique). Après mon roman *Tom est mort*, j'ai eu des lettres sublimes de gens endeuillés qui me disaient merci d'avoir mis de mots là où eux n'y parvenaient pas. Je répondais bien sûr, très émue, et en général ça s'arrêtait là... Ils voulaient juste me dire merci et ça c'est merveilleux ! J'ai aussi, dans un autre genre, reçu deux lettres de demande en mariage, et je reçois assez souvent des paquets. Je me méfie toujours des paquets... surtout que celui-ci était posté de l'hôpital psychiatrique d'Alfortville ; mais il contenait simplement des écouteurs d'Ipod. Le jeune homme qui m'écrivait me disait que dans ces écouteurs il avait entendu la voix de Dieu, jusqu'à me lire, et que maintenant il entendait ma voix... ça le perturbait donc il préférerait me les rendre... Ce fou-là avait de l'humour !...

EP : et la psychanalyse ?

MD : Comme vous l'avez entendu, ma journée type est quand même en bordure de dépression et, quand je n'écris pas, il y a très peu de différence entre moi et une « desperate housewife »... Parce que quand je n'écris pas, c'est quoi ma vie ? Et quand j'écris, je flotte dans une grande mélancolie : j'écris les doigts branchés dans la prise de la mort. J'écris avec ma propre histoire, avec mes propres fantômes. Je suis quelqu'un de très hanté par les morts, et ce, depuis la mort de mon frère tout bébé. Ça c'est un livre que j'écrirais sans doute un jour. Donc j'ai des journées très flottantes ; et la psychanalyse est une façon de faire quelque chose pour moi et pour les autres. Ça cadre mes journées. Au coup de sonnette, je suis obligée d'être là, disponible, un peu pimpante, d'être un peu à l'autre. J'adore la psychanalyse. Elle m'a sauvé la vie et elle sauvera encore la vie de bien des gens. Quand on sent que l'autre est entravé dans son travail, son amour, son bonheur, par des choses souvent très simples à dénouer, parfois des riens auxquels on se cramponne à cause de sa névrose... La psychanalyse a vraiment une marge d'action, là. Une marge de liberté. Il y a une phrase de Winnicott qui dit « mes patients me soignent ». Il y a du vrai là-dedans car mes patients me tirent de moi-même, ils me tirent de mon marasme, de cette mélancolie, de ce moi-même qui est informe : du moi qui n'écrit pas. Et j'ai l'impression de faire quelque chose, de faire quelque chose pour eux, d'être utile. Avec l'écriture, on ne sait pas si on est utile. Comme je vous l'ai dit j'ai cette grande ambition de changer le monde en décapant les stéréotypes, en « fourbissant la langue » comme disait Michel Leiris ; mais si cela se fait, c'est tout doucement, de lecteur en lecteur, et jamais je n'en verrai l'effet. Mais à l'issue d'une séance où il s'est passé

quelque chose, ou à l'issue d'une cure réussie, oui, j'ai l'impression d'avoir fait quelque chose. Etrangement, moi qui voulais trouver un « vrai métier » - car l'écriture n'en est pas un « vrai » - je sais aujourd'hui qu'être psychanalyste, c'est aussi un drôle de métier, très méditatif.

EP : Est-ce que ça vous a enrichit par rapport à votre imaginaire et votre état d'écriture ?

MD : Pas directement : il y a une énorme différence entre l'écriture et l'oral. La psychanalyse est une pratique de l'oral et du lapsus, de l'accident de l'oralité. L'association d'idée que l'on fait à l'écrit n'est pas celle que l'on fait à l'oral. Je le sais moi-même pour avoir été longtemps sur des divans, trois divans, trois analyses. Ce que j'apprends de mes patients c'est que tout le monde se débat, personne n'a la solution et ça c'est extraordinaire... D'une certaine façon tout le monde a la même histoire de désamour, de trahison, de frustration et aussi de joies ponctuelles... mais chacun le vit totalement différent, et avec ses mots, sa structure, son style. J'ai beaucoup d'admiration pour mes patients parce qu'ils cherchent, ils affrontent les problèmes, ils viennent chercher sur le divan, ils ont ce courage-là. Ces combats qu'ils mènent, c'est magnifique, au lieu de s'endormir comme beaucoup de gens, ils se battent. Ça, ça m'aide à écrire, ça me donne de l'énergie, de l'espoir, même.

EP : la psychanalyse est donc plus un échange humain qu'un échange d'idées ?

MD : d'idées, jamais ! Il ne s'agit pas d'idées en psychanalyse, il s'agit d'associations d'idées, ce qui est autre chose. Il s'agit de chaînes d'idées qui font le Moi de quelqu'un, et son inconscient, qui n'est pas un récit mais trouve une forme singulière, souvent en spirale, en aller et retour, en répétitions sur le divan... c'est de l'oral et c'est très impalpable, ça a lieu sur le moment de la séance. Je suis dans une école lacanienne et on ne croit pas que l'on peut mettre une analyse en récit... Lacan cherchait une écriture en nœuds, une invention topologique, propre à chaque analysant. Il cherchait à transmettre la psychanalyse autrement que par le récit de cas ou la chronologie. J'ai des choses à apporter à ces écoles par ma façon d'expliquer qui est très littéraire et très poétique, mais elles ont aussi des choses à m'apporter très technique et symboliques aussi. Moi je suis beaucoup plus du côté de l'imaginaire, donc voilà je ne cesse de me former pour écouter les analysants mais c'est à des lieues de l'écriture en fait. Mais l'échange me donne de l'énergie en général et les gens savent qui ils viennent voir, c'est-à-dire que j'ai à peu près toujours des artistes, des gens qui ont un rapport particulier à la création même s'ils n'en vivent pas forcément, mais ils savent qu'ils viennent voir telle personne. Ça fait cinq ans maintenant que je fais ça.

EP : Donc ce n'est pas complémentaire.

MD : Si ! C'est complémentaire comme l'oral et l'écrit... c'est complémentaire par rapport à ma mélancolie, c'est-à-dire que quand je suis face à la détresse, l'angoisse, la dépression ou même la folie de quelqu'un,

j'oublie ma mélancolie donc je m'oublie. C'est génial, s'oublier c'est génial... la journée quand j'écris je suis tout le temps dans moi, ça m'aide. Et puis les gens sont toujours tellement extraordinairement différents. C'est là qu'on voit comment on ne peut pas stéréotyper l'humanité... C'est incroyable comment les gens sont différents. On a tous plus ou moins la même histoire... on a tous un rapport à son papa, sa maman qu'on les ait connus ou pas... Même les africains par exemple, et je sais qu'il y a beaucoup de polémiques là-dessus et qui tourne autour de quelqu'un que j'aime beaucoup et qui s'appelle Toby Nathan... mais même si on ne peut pas reproduire exactement l'Oedipe version occidentale sur celui africain, on est tous quand même issu d'un père et d'une mère d'une façon ou d'une autre. On a tous eu des histoires d'amour, on a tous eu des échecs, on a tous des terreurs et on a tous des rêves... on se ressemble mais on est aussi tous incroyablement différents. Donc les deux sont vrais et cette personne est unique tout en étant un être humain !! Voilà c'est tout ce que je peux dire !

EP : Et quand vous n'écrivez pas ?

MD : J'écris des mails et des textos !! Je suis accro au mail et aux textos... Je suis vraiment une personne de l'écrit et je passe une bonne heure par jour à faire mon courrier... j'aime les mails, c'est merveilleux ! Je n'aime pas le téléphone. D'ailleurs même mes amis me contactent par mails, je peux passer des journées entières sans que mon téléphone sonne. Parfois je passe des journées très vides, c'est ça aussi les écrivains, on est seuls. Je connais beaucoup de gens par relations, par mon métier, mais les vrais amis j'en ai peu... comme tout le monde je crois.

EP : Et quand vous avez fini un livre, vous repartez déjà sur un autre ?

MD : là, en ce moment dans ma tête j'ai au moins trois livres en tête... mais il faut savoir lequel demande à être écrit maintenant.

EP : Comment faites-vous votre choix ?

MD : ce sont les livres qui décident ! Par exemple dans *Clèves*, il y a un personnage qui est une femme aux bottes rouges, qui est la reine de Clèves et il y a aussi un personnage secondaire qui est étranger, et c'est le seul étranger du village... et bien dans une version précédente de *Clèves* dont j'ai les manuscrits que j'ai écrit à la main, ça se centrait davantage autour de la femme aux bottes rouges qui tombait amoureuse du seul étranger du village, et c'était déjà un roman sur le racisme dans un petit village de province, bien blanc, bien catho dans les années 80. Mais le sujet me portait tellement, la France était dans un tel état, c'était il y a deux ans donc la France était obsédée par les immigrants, pas les étrangers, par l'autre... je me suis dit non, il faut que j'aille plus loin que dans un petit village des années 80, il faut que je prenne ça à bras le corps... donc j'ai réservé ce sujet-là pour plus tard et je me suis concentrée sur l'adolescence, sur Clèves, sur ce village et c'est devenu autre chose. Et je me suis dit la femme aux bottes rouges et l'étranger sera un tome II, et en fait non c'est devenu encore autre chose, mais je ne dis pas

que je ne l'écrirais pas un jour ! Et d'ailleurs le roman que j'ai en tête en ce moment, l'actrice c'est Solange, le personnage de *Clèves* 25 ans après ! C'est une actrice qui n'a pas un succès phénoménal, qui vient de ce village, qui s'en souviendra toute sa vie... elle a des comptes à régler socialement, elle a des comptes à régler avec les mecs, mais elle a réussi quand même à faire une carrière d'actrice, et elle va tomber sur cet homme noir qui va complètement l'amener ailleurs... C'est moi si vous voulez pour le dire vite... enfin c'est moi et c'est pas moi car c'est vraiment repasser par l'imaginaire... Elle s'appelle Solange et elle va à Los Angeles, donc il y a des échos dans les mondes qui m'intéressent. Pour moi mes livres sont tous très imbriqués les uns dans les autres même si je sais que vu de l'extérieur on le voit différemment. Pour moi ils viennent tous de la même source.

